

PSYCHODRAME ET NARCISSISME

Gérard Bayle

ERES | « Le Coq-héron »

2014/2 n° 217 | pages 40 à 48

ISSN 0335-7899

ISBN 9782749241647

Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://www.cairn.info/revue-le-coq-heron-2014-2-page-40.htm>

Pour citer cet article :

Gérard Bayle, « Psychodrame et narcissisme », *Le Coq-héron* 2014/2 (n° 217),
p. 40-48.

DOI 10.3917/cohe.217.0040

Distribution électronique Cairn.info pour ERES.

© ERES. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.



Gérard Bayle

Psychodrame et narcissisme

Brefs rappels

Le narcissisme, amour de soi lié à un investissement du moi par la libido narcissique déssexualisée, est soumis à des exigences conflictuelles. D'une part, le moi recherche la stabilité, le retour à un niveau moyen d'investissement dont le sommeil sans rêve donne une idée ; d'autre part, le surmoi et l'idéal du moi interdisent les relâchements et imposent des progrès constants. Quant au ça, il ne sait que désirer et se décharger des poussées pulsionnelles. Ces trois instances de la réalité psychique, aux visées distinctes, engendrent une activité conflictuelle inévitable, mais celle-ci se complique encore avec les exigences de la réalité événementielle. De très nombreuses activités articulent les éléments de cet ensemble dont l'économie et la dynamique dépendent des pulsions et de leurs destins.

On sait que l'essentiel de ces processus se réclame du retournement de l'activité en passivité, du renversement de la pulsion sur soi, du passage de l'amour à la haine et réciproquement et du changement de but de la pulsion dès lors qu'elle est engagée dans les activités sublimatoires¹. Mais il faut aussi tenir compte des sources des pulsions et se référer pour cela aux zones érogènes et aux excitations qui en déchargent les excès.

Ces excitations ne peuvent devenir des pulsions qu'à la condition d'être « domptées » (le terme est de Freud). Ce processus mutatif part de la tentative de décharge de l'excitation lorsqu'elle rencontre sur sa voie la réaction d'un objet qui en renvoie une partie vers ses zones érogènes originelles, là où elle devient alors pulsion. La marque de l'objet en fait désormais partie. Les destins de la pulsion sont à la fois primaires (le double retournement) et secondaires, tel le refoulement qui en découle.

À y regarder de plus près, la part d'excitation qui ne se décharge pas à fond perdu, mais rencontre la réaction d'un objet, est influencée par lui, renvoyée

1. C. Le Guen, *L'Édipe originaire*, Paris, Payot, 1974.

vers le moi, et d'active qu'elle était, devient passive et entame un parcours rétrograde. On voit ici le cheminement caractéristique d'un double retournement. De plus, selon la réaction de l'objet, et dans des proportions variables, la décharge attendue, mais contenue, prend les colorations de l'amour et/ou de la haine en devenant pulsion. Il lui reste à tenter de repartir vers sa satisfaction selon les modalités des retours du refoulé, modifiés par les qualités mêmes de la pulsion. Celle-ci est désormais liée à l'objet, puis aux instances surmoi/idéal du moi, grâce au processus de refoulement de l'excitation (refoulement originel) dans toutes les variations du refoulement après coup. Le statut de sujet se complexifie tout comme la palette des objets s'étire et se diversifie, objets d'amour et de haine, objets de sublimations, et, *in fine*, recherche de l'amour du ça pour le moi qui s'offre à lui comme objet d'investissement.

Quelques aspects de la technique psychodramatique

Les éléments brièvement décrits dans ce préambule théorique se retrouvent dans l'activité déployée sur scène par les acteurs de psychodrame. Leur spontanéité en est infiltrée. Chaque geste, chaque attitude relève du service de transformation de l'excitation brute en pulsion nuancée par le moyen des retournements, renversements et accompagnements qui caractérisent classiquement le destin des pulsions.

Ainsi en va-t-il du double retournement lorsque le meneur de jeu suggère un échange des rôles de deux protagonistes. L'activité de décharge de l'un rencontrant la résistance conflictuelle de l'autre active le passage de l'activité en passivité, est retenue et contrarie son élan ; puis le renvoi vers le moi se fait par la permutation des places, ce qui équivaut à un retournement sur soi de l'activité ayant rencontré un objet.

Ces transformations correspondent à l'un des paradigmes transitionnels de Winnicott, largement repris et développé par René Roussillon² : le jeu de la spatule. On sait que les petits enfants se trouvent souvent engagés dans un jeu au cours d'un repas lorsqu'un objet, jeté par terre par inadvertance ou excitation, est ramassé et restitué à l'enfant par la personne qui en a la charge. L'objet pourrait être une cuiller, mais peu importe si c'est autre chose. Ce qui compte, c'est la restitution inattendue ; elle ouvre les possibilités de jeu. Sa répétition ludique n'en est pas moins un élément de renversement d'une activité en passivité et de retour, vers l'enfant, de la cuiller, maintenant porteuse d'un message de la personne qui modifie l'économie pulsionnelle. Jeu à deux qui pourra être intériorisé et se déployer ultérieurement dans la solitude, sans cesser pour autant d'être un jeu.

Par ses techniques, le psychodrame participe à la création de la pulsion à partir de l'excitation dans le changement des rôles, étayé dans le transfert, sur un jeu répétitif, tel celui de la bobine magistralement décrit et analysé par Freud. Son petit-fils lançait et reprenait une bobine de fil attaché à une ficelle en commentant l'action répétitive par des phonèmes significatifs, *fort* pour « partie » et *da* pour « revenue ». L'objet fantasmé était la mère du petit garçon, objet de son amour mais aussi de sa tristesse en raison de son absence.

Le meneur de jeu est porteur du transfert du patient de psychodrame, mais ce mouvement psychique transite par l'acteur de psychodrame qui sait prendre

2. R. Roussillon, *Du baquet de Messmer au baquet de Sigmund Freud*, Paris, Puf, 1992.

et faire prendre le rôle des équivalents adultomorphes de la bobine, de la ficelle et de l'absent lorsque le jeu prend fin.

Le retournement sur soi et la solitude se jouent alors avec un double du patient, représentant souvent un moi venant d'émerger et se chargeant de nouvelles fonctions d'observation, de conseil, c'est-à-dire de noyau du surmoi. Le jeu psychodramatique du double a été développé par de nombreux auteurs et structuré par Aleth Prudent-Bayle³, selon trois temps d'occupation de l'espace de scène par rapport à la place du patient. D'abord par un acteur, double en face, tout à la fois soi et objet de soi, il prend la place d'un miroir, reflet et obstacle tout à la fois, mais aussi objet narcissique d'amour ou de haine. Puis au fil des séances, le double se place de côté, restant dans le champ de vision latérale du patient lors d'échanges avec un tiers. C'est alors un double tuteur, renforçant ou épurant les répliques ou les allusives expressions gestuelles du patient ; étayage narcissique ne mâchant pas ses mots et s'exprimant avec détermination, véritable inducteur de limites physiques et psychiques. Ultérieurement, il pourra prendre une position plus reculée, double par derrière, hors de la vue du patient mais présent par sa très grande proximité corporelle et ses modulations apportées aux désirs, aux résistances et aux expressions échangées avec un tiers représentant un équivalent du meneur de jeu, sans que cela soit forcément explicite.

Quoi qu'il en soit du temps pris par ces différentes positions, quel que soit le nombre des séances, une répartition du transfert sur le meneur de jeu se « retransfère » à parts inégales entre le tiers, objet interlocuteur du patient, le double, et le patient lui-même.

Le tiers en face est fortement chargé de projections implicites concernant le meneur de jeu sur lequel sont transférées les qualités et propriétés des objets œdipiens des patients.

Le double à côté ou derrière restitue une part de la décharge libidinale au patient et en est porteur puis garant. Le patient, pris dans le jeu, engrange les éléments de telle sorte qu'il puisse les introjecter dans les intervalles entre deux séances, dans l'absence et dans l'intériorisation.

Ce processus décrit ici à grands traits peut être long à mettre en place, mais il révèle sa pertinence à partir du moment où des émergences névrotiques simples en signalent l'efficacité. L'intériorisation s'exprime par des lapsus en séance ou des récits de rêves, grâce au processus de refoulement. Dès lors l'essentiel du travail de mise en place d'une cure psychanalytique par le psychodrame est accompli, et le long travail de résolution du complexe d'Œdipe va se jouer selon les possibilités de chacun. Le narcissisme reçoit sa part de libido, l'estime de soi est assez garantie pour que la conflictualité interne ne soit pas traumatique au moindre signal d'absence, mais plutôt acceptable sur le mode de l'angoisse de castration.

La répartition des rôles entre patient, meneur de jeu, acteur en double et acteur en position tierce est donc un artifice indispensable lorsque l'excitation (ou l'inhibition totale) se manifeste cliniquement. Les apports de Daniel Widlöcher⁴ sur la co-pensée donnent des éclairages en profondeur sur les fonctions de l'acteur et le rôle du groupe de psychodrame, précurseur du groupe intrapsychique du patient lorsque se recrée, entre ces protagonistes, un mode de relations qui n'est pas sans évoquer certains aspects du chamanisme, sur lequel nous reviendrons un peu plus loin. Mais pour y venir, faisons un détour par la télépathie à laquelle Freud a consacré une part de ses recherches.

3. A. Prudent-Bayle, « Le même, le double, le semblable », *Cahiers de psychologie clinique*, Bruxelles, De Boeck Université, 1998.

4. D. Widlöcher, « De l'empathie à la co-pensée », *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, n° 30, 1998.

Qu'en est-il des processus qui sont à la base des partages de sens dans la transmission entre les protagonistes d'une cure psychanalytique et dans le psychodrame individuel en particulier ? C'est par eux, au travers de leurs rythmicités propres, que la transmission verbale et non verbale devient porteuse de sens, plutôt que simple génératrice de bruit et d'agitation. Pour en faire un bref historique, on pourrait l'associer, sans toutefois la confondre, à la notion d'empathie telle qu'elle fut introduite dans le courant romantique allemand sous le nom d'*Einfühlung*.

L'empathie dispose d'une bonne connotation, sympathique, aidante. Mais se pose le problème des empathies paradoxales, qui servent de vecteur aux manœuvres perverses, voire aux tentatives pour rendre fou. Cela dit, on ne saurait l'écartier d'un revers de main. Alors suivons-la dans ce que Freud a pu en dire lorsqu'une forme d'empathie est poussée à sa limite télépathique.

Dans *Psychanalyse et télépathie*, Freud⁵ décrit des troubles de sa pensée et de sa mémoire, faits d'alternances entre des souvenirs estompés et des hypermnésies, entre des désinvestissements flous et de francs surinvestissements. « Ma position personnelle face à ce matériau reste faite de répugnance, d'ambivalence », dit-il. Élaborant une communication destinée à ses collaborateurs du Comité secret, Abraham, Eitigon, Ferenczi, Rank, Sachs et Jones, il écrit :

« J'avais préparé pour vous un exemple d'un matériel différent, un cas où un patient d'une qualité particulière a parlé au cours d'une séance de choses qui touchaient de la manière la plus remarquable à ce que je venais de vivre immédiatement avant. [...] Lorsque je sortis à Gastein les notes que j'avais triées et emportées pour mettre cet exposé au point, la feuille sur laquelle j'avais noté cette observation ne s'y trouvait pas. [...] et je ne peux pas reconstituer [ce cas] de mémoire⁶. »

Ce texte montre déjà les troubles qui vont affecter celui qui émet une pensée sur... la transmission de pensée. Il reprend le sujet dans le chapitre intitulé « Rêve et occultisme » des *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*⁷, et se montre beaucoup plus favorable à la prise en compte de la transmission de pensée.

Très appauvri par la guerre et la période immédiatement consécutive à la défaite des empires centraux, Freud attendait impatiemment la visite d'un Américain, un certain docteur *Forsyth*, premier étranger à venir le consulter pour se former après la guerre. Les honoraires seraient en dollars plutôt qu'en or, denrée rare en ces temps de ruine.

Un certain patient de Freud avait le pressentiment que cette venue mettrait fin à sa propre analyse, il savait qu'on disposerait de ses séances jusqu'alors maintenues par routine.

Le docteur *Forsyth* attendait d'être reçu par Freud. Il venait de lui faire parvenir sa carte de visite. Cela, pendant que le futur évincé exposait à Freud comment une jeune fille l'avait surnommé *Herr von Vorsicht* (Monsieur de la Précaution). Ce même patient avait fait découvrir à Freud l'écrivain anglais Galsworthy et sa saga des *Forsyte*. Or, *foresight* en anglais et *Vorsicht* en allemand se traduisent tous deux par « prévision » ou « précaution ». Freud écrit :

« Ce récit me frappe ; j'ai à portée de la main la carte du docteur Forsyth et je la lui montre. » C'est presque un coup de théâtre au moment d'une séparation

5. S. Freud, *Psychanalyse et télépathie*, ocf xvi, Paris, Puf, 1921, p. 99-118.

6. *Ibid.*, p. 21.

7. S. Freud, *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*, ocf xix, Paris, Puf, 1932, p. 112-139.

définitive dont on ne saurait gommer l'aspect traumatique. Qu'en est-il en ce moment si particulier des capacités d'émission et de réception verbale et non verbale des deux protagonistes ? Qu'en est-il des annonces d'un nécessaire travail de la perte puis du deuil qui va s'ensuivre ? Et les identifications établies au fil du temps ? Comment s'agencent-elles ? Que devient le groupe des imagos et des représentations de personnages qu'elles mobilisent alors comme un groupe ? Et pour quel remaniement ?

Décidément, la cure devait être finie et bien finie pour que Freud expose un patient à un tel trauma. Les intériorisations bien en place signalent souvent un amour de transfert qui puise ses racines dans les premières relations, mais qui a tant été travaillé que l'on peut compter sur la richesse du narcissisme en libido fluide, capable de faire face à des traumatismes qui, dans d'autres situations, auraient eu un devenir fâcheux.

Des divers types d'identifications dans l'angoisse

L'observation de Freud montre, comme vue à la loupe, une situation où, face à des angoisses d'abandon ou de castration réveillées par le transfert, certains de ses patients montraient à son égard des insistances et des désirs d'intrusion relevant de tentatives d'identifications vampiriques et adhésives. L'analyste y répond dans un premier temps par une mise à distance interne qui peut temporairement signaler un passage par une identification projective reconstructrice d'un espace psychique aboli. Puis lui viennent, par identification hystérique, des associations sur le contenu des séances précédentes, ce qui permet de rétablir le fil associatif du patient et de relancer le processus analytique un instant menacé d'immobilité, voire d'abolition, en raison de séparations passagères ou d'évocations prenant valeur d'abandon ou de castration. Ainsi peut-on envisager la séquence suivante : identification vampirique, adhésive, projective puis hystérique, comme une remontée du coup de force vers l'émergence de sens, comme un passage du non-verbal figé au verbal ouvrier de significations avec un espoir de remaniement psychique⁸.

Or il est remarquable que dans l'exemple rapporté, l'analyste s'est fantasmatiquement référé à un autre groupe que celui qu'il constitue avec le patient au moment critique. Par une référence groupale explicite il redonne du champ à la topique, du jeu à la dynamique et une meilleure modulation à l'économie du moment. Dans sa pratique personnelle, et face à de telles situations, c'est au groupe analytique spécifiant son surmoi et son idéal que l'analyste doit de ne pas camper sur les positions des identifications non hystériques, mais c'est par la référence au groupe fantasmatique ou réel de la cure analytique qu'il accède à celles-ci.

Le groupe de psychodrame a sa place en ce lieu dans la mesure où les patients l'organisent selon des « emplois » qui correspondent à des recompositions de leur monde œdipien.

L'identification hystérique est la seule qui implique un tiers, dont l'émergence rend possible celle d'un groupe. La présence de celui-ci, psychique ou réel, permet, sans toutefois le garantir, l'accès à ce mode d'identification.

8. G. Bayle, *Le trésor des phobies*, Paris, Puf, 1998.

Ophélie Avron⁹ insiste sur la rythmicité à l'œuvre dans les identifications telles qu'elles se constituent chez l'acteur de psychodrame. Des temps d'émission et de réceptivité alternent. La réceptivité de l'analyste implique une remise en cause de son narcissisme, et l'acceptation de tentatives d'intrusion antinarcissiques, avec les affects désagréables que cela comporte. Par contre, son passage par l'identification hystérique restaure son narcissisme et donne à celui de son patient une chance d'avoir un meilleur destin. Francis Pasche¹⁰ a éclairé pour nous cette articulation entre les vicissitudes du narcissisme.

On peut se demander comment et pourquoi l'analyste, et singulièrement l'acteur de psychodrame, s'expose aux poussées antinarcissiques que lui imposent les cures. Or, il est important sur ce point de tenir compte du narcissisme des groupes réels ou fantasmatiques. Ceux-ci ont un narcissisme propre. C'est sur lui que peut compter l'individu menacé de gel ou d'extinction libidinale ou narcissique. Dans la cure type, le groupe fantasmatique du patient, renvoyant aux imagos de l'analyste mais aussi à celles de ses collègues, étaye sa passagère dénarcissisation personnelle. Il peut compter dessus et plonger dans les identifications les moins évoluées.

Il en va de même pour l'acteur de psychodrame qui peut compter sur le reste du groupe, patients et analystes réunis, en plus de la vigilance bienveillante qu'exerce sur lui et pour lui le meneur de jeu. Grâce à ce groupe et à ce tiers, la dénarcissisation personnelle va permettre d'accomplir des transformations identitaires qui, en d'autres circonstances, pourraient rendre temporairement fou par désorientation, déréalisation, dépersonnalisation. En ce sens, l'acteur de psychodrame rejoint plus ou moins l'activité chamanique marquée par les transformations corporelles hallucinatoires. Pourtant, c'est sans séquelles ni troubles que l'acteur finira sa scène. Tout au plus en aura-t-il un certain oubli à la mesure de la profondeur de sa plongée, comme après un rêve.

Le passage par le corps

Si le rôle du groupe apparaît en plusieurs points de cette contribution, il n'en faudrait pas pour autant laisser de côté les aspects corporel, mimique, comportemental et biologique mis en jeu dans l'établissement d'une co-pensée, versus conceptuel de la notion d'empathie.

En prenant l'exemple du psychodrame, l'attention est non seulement accordée aux paroles mais à la prosodie, énonciation, gestes, modulations (Henri Meschonic¹¹), et aussi aux déplacements dans l'espace de la scène, sortes de petites *chorégraphies privées*, dont Georges Pous¹² a su tirer parti dans ses approches corporelles. Des figurations s'en dégagent, un *alphabet prosodique et chorégraphique privé* se définit petit à petit, autant pour les acteurs que pour les patients. Ce qui est non verbal peut alors porter son sens pour la plupart des participants. Il se produit un *passage par l'acte* bien différent de ce qu'on pourrait croire indifférent, ou encore confondre dans certaines situations extrêmes avec un *passage à l'acte*, éléments de décharge psychique aspécifique.

Ainsi peut-on au cours d'une même séance relever :

– des éléments verbaux porteurs directs de sens conscient, à décoder, mais aussi de décharge (injures, interjection, bruits divers) ;

9. O. Avron, *La pensée scénique*, Toulouse, érès, 2^e éd., 2012.

10. F. Pasche, *À partir de Freud*, Paris, Payot, 1969.

11. H. Meschonic, *Politique du rythme, politique du sujet*, Paris, Verdier, 1995.

12. G. Pous, *Thérapie corporelle des psychoses*, Préface F. Pasche, Paris, L'Harmattan, 1995.

- des éléments prosodiques inconscients, porteurs de sens ou facteurs de décharge selon la modulation, le silence fermé ou le cri ;
- des éléments non verbaux de décharge dans le passage à l'acte ;
- des éléments non verbaux, gestuels, comportementaux, engagés vers les émergences de sens dans le passage par l'acte.

Tout est alors affaire de transfert ou de contre-transfert, d'individu à individu, de groupe à groupe, d'individu à groupe. C'est le propre de notre activité de faire passer autant que nous le pouvons, autant que nous le sentons, ce qui aurait pu rester lettre morte ou décharge pure vers une lettre vivante et une action favorables au narcissisme des divers sujets engagés dans l'aventure analytique du moment.

La mutation « chamanique » de l'acteur de psychodrame

Quelque temps avant le début de la séance, le groupe des acteurs entre dans la salle de psychodrame. Des conversations s'engagent, elles sont souvent animées. Puis le meneur de jeu va chercher les patients. Dès leur entrée, d'un seul coup, tous les acteurs se taisent.

Il y a nettement deux groupes, les acteurs, les patients, et un sujet intermédiaire, le meneur de jeu. Jusque-là, être acteur ne pose pas de problème de narcissisme. Toutes les responsabilités sont du côté du directeur. Le narcissisme du groupe et celui de chacun des acteurs sont stables. Puis un dialogue préalable s'engage entre le meneur de jeu et l'un des patients.

Une dynamique plus ou moins évoluée s'en dégage. Elle constitue une figuration diurne pour chacun des acteurs. L'activité fantasmatique des uns et des autres s'engage alors dans des voies multiples dont on ne sait rien, si ce n'est qu'elles sont strictement individuelles. Le narcissisme de chacun commence à être éprouvé par le dérangement que constitue le dialogue en cours. Mais dans le même temps, le narcissisme du groupe est déstabilisé. L'attention portée au couple formé par le meneur de jeu et le patient exige sa dose de libido, l'anti-narcissisme est à l'œuvre.

Puis vient le moment du choix des acteurs. Chacun en est éprouvé à sa façon ; soulagement de n'être pas choisi, ennui de ne point l'être. Puis pour qui est désigné, entre plaisir à jouer et crainte d'être « mauvais », se glisse un moment de dépersonnalisation et de déréalisation. Être un autre dans une situation potentiellement hallucinée tout en restant soi-même dans le cadre du psychodrame, telle est la nécessité du moment. Elle relève de la capacité de jeu de chacun, du paradoxe du comédien, mais aussi de l'adaptation nécessaire à la situation d'un patient qui ne sait probablement pas jouer, car son narcissisme ne le supporterait pas. Il faut induire suffisamment de jeu dans la dialectique narcissisme-antinarcissisme du patient pour qu'il puisse relancer son activité fantasmatique et onirique, pour qu'il puisse passer d'un régime de narcissisme primaire prévalent, à une économie marquée par les bénéfices du narcissisme secondaire¹³.

L'acteur restait lui-même avant que d'être choisi. Sa désignation l'extrait de son narcissisme habituel, il s'en dépouille et entre dans le jeu des compositions chimériques mises au service de l'inconscient du patient pour lui donner accès à la pulsion (M. de M'Uzan¹⁴). Ce serait là le moment de la mutation chamanique, dans un accord de séduction réciproque entre le patient et l'acteur

13. G. Bayle, *Clivages, moi et défenses*, Paris, Puf, coll. « Le fil rouge », 2012.

14. M. de M'uzan, *De l'art à la mort*, Paris, Gallimard, 1977.

où ce dernier s'engage dans l'hallucination négative de lui-même et du patient pour faire émerger une forme composite, création temporaire ne valant que pour le temps d'une crise.

Dans les groupes chamaniques, ces créations font appel à des figurations animales plus ou moins codées en fonction des totems locaux (Mircea Eliade¹⁵).

Au psychodrame psychanalytique du XXI^e siècle, d'autres formes émergent, elles auront leur temps, leur apogée, puis elles disparaîtront. Seul restera le souvenir d'un accord implicite entre deux humains pour se départir des blocages imagoïques et pour s'ouvrir à un processus de re-création.

Il en va de même dans la psychanalyse de divan où, s'il est recommandé d'être *sans désir*, il est aisé d'être *sans mémoire* compte tenu de la profondeur préconsciente à laquelle il faut aller pour rétablir les associations porteuses de l'identification hystérique.

Parfois, cependant, le groupe réel ou fantasmatique va mal. Son narcissisme est altéré. C'est le cas pour tous les groupes fantasmatiques des patients qui nous présentent une demande d'*analyste*. Selon des critères généralement partagés et des formations propres à chacun, nous orientons ces patients vers telle ou telle forme d'*analyse*. Si c'est vers le groupe réel, nous traiterons le patient à travers celui-là.

Les personnages d'un rêve représentent diverses identifications et divers objets du rêveur. Ils sont autant de doubles du rêveur lui-même, figurant ce qu'il veut avoir, ce qu'il veut être et ce qu'il est. Il en va de même dans le fantasme. Par contre, dans le petit groupe réellement constitué, chacun va utiliser les figurations que sont les autres pour projeter ce qu'il veut avoir, ce qu'il veut être et ce qu'il est dans une relation spéculaire maîtrisée. Dans une foule, il en ira tout autrement, faute de maîtrise spéculaire, c'est la mégalomanie qui l'emporte, à moins qu'une phobie salvatrice ne conduise le sujet à s'enfuir...

Mais la disposition de chacun à recevoir l'identification projective des autres remodèle le groupe. Chacun projette ses désirs et ses défenses sur tous, et chacun reçoit les projections des désirs et des défenses de tous.

Il est remarquable que même dans le psychodrame thérapeutique *individuel*, les malaises et dissensions du groupe des thérapeutes deviennent les symptômes et les signes des troubles narcissiques du patient. C'est l'autothérapie du groupe des thérapeutes dans des mouvements divers d'identifications multiples et croisées qui va permettre en retour l'amélioration du narcissisme du patient. L'illusion groupale par laquelle le groupe dénierait ses propres troubles maintiendrait le patient dans un rôle de malade, voire de prétexte au maintien d'une telle illusion. La pathologie du groupe de thérapeutes lui-même, indépendamment de celui des patients, retentit sur ceux-ci dans les formes de psychodrame thérapeutique dont il est ici question¹⁶.

Amour, haine et conflit

Enfin, pour conclure à distance des sécheresses de la métapsychologie, il me semble que si les oscillations du narcissisme devaient avoir un autre éclairage, ce pourrait être celui de la vie amoureuse, celui du moment où les amants pensent ensemble la même chose, celui où ils se disent en même temps les mêmes mots. Celui d'une foule à deux qui ne font qu'un... pour un temps.

15. M. Eliade, *Le chamanisme et les techniques archaïques de l'extase*, Paris, Payot, 1950.

16. Nous devons souligner ici notre gratitude envers Joseph Villier, membre du CEFRAAPP, pour son enseignement relatif à l'analyse de l'intertransfert. Cf. J. Villier, « Le contre-transfert groupal de l'équipe thérapeutique d'un psychodrame individuel », *Topique*, 2001/3, n° 76, p. 103-111.

L'amour de transfert et la haine qui l'accompagne ne rendent pas les tableaux cliniques aussi roses que ce qui précède dans leurs enchaînements rythmiques. On ne campe pas plus confortablement sur l'amour de transfert que sur la haine, sur l'idéalisation que sur le déni.

Le propre de notre métier est de rétablir, à partir du verbal et du non-verbal, les conditions de réalisation fluide d'une conflictualité porteuse de vie psychique.

Résumé

L'acteur de psychodrame psychanalytique, par ses postures, ses gestes et ses paroles, agit le plus souvent à son insu selon des processus décrits par Freud dans ses écrits métapsychologiques. Cette méconnaissance de ses présupposés théoriques semble résulter d'une disposition particulière par laquelle il se dépouille d'une partie de son narcissisme personnel pour la mettre à la disposition du patient au cours du jeu. Francis Pasche a pu parler à ce propos d'antinarcissisme. Ces notions modernes peuvent être rapprochées de la pratique du chamanisme.

Mots-clés

Psychodrame psychanalytique, jeu, métapsychologie, chamanisme.